


## BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

**Maureen C. Miller : *Clothing the Clergy. Virtue and Power in Medieval Europe, c. 800-1200*.** Ithaca (NY) – Londres, Cornell University Press, 2014. XVIII – 286 p., 41 ill. en coul., 38 ill. et croquis n. et bl.

Comment, au cours du temps, la visibilité de l'Église s'est-elle construite dans la société? Ce processus d'institutionnalisation de l'Église médiévale, qui a été magistralement analysé sous son aspect monumental, M. Miller en offre ici une version très originale, à travers une histoire  textile. La fin du XII<sup>e</sup> siècle a été retenue pour clore l'étude, en fonction des conditions économiques et matérielles de la production textile (comme l'entrée des Italiens sur le marché méditerranéen de la soie, ou le rôle amoindri des femmes dans la fabrication des vêtements); cependant on note que les dates finales de l'enquête coïncident aussi, assez heureusement, avec un décret important du concile de Latran IV (1215) relatif au vestiaire des clercs. L'Europe occidentale fournit le terrain de l'analyse : terres germaniques et anglo-saxonnes, France et Italie – en dehors de l'Espagne, volontairement écartée. Enfin, le propos embrasse le vestiaire liturgique et non liturgique des clercs : celui qui est endossé dans l'église pour le culte, et celui porté hors de l'église au quotidien (qualifié de *clerical street-wear*). Le clergé séculier est l'objet principal de l'étude, malgré d'intéressants passages relatifs aux moines et aux premiers Mendians. Ce n'est donc pas un livre consacré exclusivement à la paramentique, comme l'était l'ouvrage encyclopédique de Joseph Braun, que l'auteur cite encore comme insurpassable malgré sa publication datée de 1907; ce n'est pas non plus un travail tourné vers la seule signification de l'habit religieux dans le domaine de l'imaginaire et du spirituel.

Le vêtement est envisagé à travers ses pratiques et abordé par des sources variées : étude matérielle de nombreux cas fascinants, corpus d'œuvres tirées de monuments et de livres, mais aussi des textes législatifs et liturgiques, des inventaires et des chroniques, etc – toute une documentation que M. Miller exploite aisément. Comparées entre

elles, ces sources mettent en valeur un contraste remarquable dans le vestiaire : entre un style humble, ordinaire et sans couleur, requis pour dire la « vertu » du saint pasteur, et, au contraire, un *ornate style*, dont le raffinement et l'éclat disent le « pouvoir » du clerc. Mais le clivage n'est pas si simpliste, car le « style orné » restitue aussi, dans un paradoxe propre au christianisme médiéval, la « vertu » liturgique du saint ministre du Christ. L'auteur se propose de suivre le « style orné » dans ses premières occurrences repérables à la fin du VIII<sup>e</sup> et au début du IX<sup>e</sup> siècle, et de l'abandonner au début du XIII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il est déployé partout.

*Let them exhibit holiness* (« qu'ils fassent montre de sainteté ») : dans le premier chapitre, qui emprunte son titre à un canon du concile de Latran II (1139), M. Miller propose une ample synthèse depuis l'Antiquité tardive jusqu'au Moyen Âge central. De même que l'organisation de l'Église primitive s'est calquée sur le modèle administratif de l'empire romain, autour de la cité et du diocèse (ce qu'on appelle le « principe d'accommodement »), de même son vestiaire dérive globalement de l'habillement des Romains, initialement à l'usage de tous, puis adapté et graduellement figé chez les seuls ecclésiastiques. Si le port d'un vêtement spécial pour les cérémonies liturgiques est signalé dès le IV<sup>e</sup> siècle, il ne semble pas que, le reste du temps, un costume distinctif soit requis pour le clergé avant le VI<sup>e</sup> siècle. Malgré cette date haute, devant la difficulté d'une harmonisation, seule la tonsure demeure longtemps le vrai marqueur visuel du statut religieux. Dans ces pages, le lecteur, aidé d'un glossaire illustré et très pédagogique, suivra les principales évolutions de la paramentique (chasuble, dalmatique, *pallium*, etc), mais aussi, pour les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, quelques éléments de la tenue du clerc en ville.

Les vêtements du culte sont étudiés pour leur valeur spirituelle dans le chapitre II (*A clerical spirituality*), à partir de traités liturgiques et de textes relatifs aux rites d'ordination. On s'attardera sur les pages consacrées au rationale, ornement épiscopal dont la première référence connue n'est pas antérieure à la fin

du X<sup>e</sup> siècle. Censé dériver d'une pièce de l'habit du grand-prêtre décrit dans l'Ancien Testament, il est chargé d'une forte signification symbolique. Le trésor de la cathédrale de Bamberg en conserve un exemplaire de soie bleu violet brodée d'or, daté de 1050 environ, d'un extrême raffinement matériel et iconographique.

Le troisième chapitre (*Resplendent in gold*) développe les étapes du « style orné », « resplendissant d'or » et de soie. Selon M. Miller, ce style ne se déploie guère avant la deuxième moitié du IX<sup>e</sup> siècle (le frontispice fameux de la Bible de Vivien, v. 845, servant ici de paradigme initial). Les rares exemples antérieurs qu'elle signale entre 800 et 825 ne lui paraissent pas encore représentatifs d'un phénomène général; selon elle, l'entourage de Charlemagne et de Louis le Pieux exige des clercs une nette simplicité vestimentaire, afin de bien montrer qu'ils sont des agents au service du souverain. Sous leurs successeurs carolingiens puis ottoniens, pour dire encore qu'ils ont délégation de l'empereur, c'est alors, par une sorte de retournement, le « style orné » qui paraît le mieux approprié. Ensuite, au temps de la réforme grégorienne (abordée au chapitre V), alors que la papauté cherche à se dégager du pouvoir impérial, le camp anti-impérial conserve néanmoins ce « style orné », mais en en changeant le sens, car il contribue alors à l'élaboration de son propre système monarchique naissant. Pour autant, comme le montre le chapitre VI (*Good lordship*), les ecclésiastiques du XII<sup>e</sup> siècle continuent d'être tourmentés par le souci que s'harmonisent tenue vestimentaire et statut de clercal, apparence de l'habit et « bon exercice du pouvoir ».

Parallèlement à cette convaincante chronologie, l'auteur élabore une intéressante géographie du phénomène. Contrairement à ce qui pourrait être pensé, l'Italie n'apparaît que tardivement dans ce paysage. Cela contredit l'idée que le vêtement liturgique occidental s'est enrichi sous influence byzantine. La documentation textuelle et textile indique une direction opposée, plein Ouest : l'Angleterre anglo-saxonne et la *Francia* du Nord-Ouest (Normandie et Belgique actuelles).

Groupe permanent :  
Ronan Bouttier,  
Matthieu Leglise,  
Déborah Laks,  
Marie-Pauline Martin,  
Natacha Pernac,  
Véronique Rouchon Mouilleron.

Dans ce riche panorama, on ne saurait négliger le quatrième chapitre (*Men and women*) consacré aux commanditaires et exécutants du précieux vestiaire clérical. Car il met à disposition une bibliographie technique souvent dispersée. En outre il s'accompagne de superbes clichés (par exemple la chasuble Saint-Vital, de la fondation suisse Abegg-Stiftung). Surtout il débusque une vraie question d'histoire genrée, sur le patronage des femmes de l'aristocratie et la confection par des femmes de ces vêtements de prélats. Elles s'introduisent par ce biais au plus près de l'autel et du sacré (en y faisant broder leur nom, par exemple) et constituent un soutien actif et décisionnel auprès du clergé. Toutefois, deux facteurs viennent réduire leur rôle à partir des années 1100 : l'un, culturel, lorsque les sources écrites, souvent d'origine cléricale, préfèrent taire une possible proximité entre ces femmes de l'élite et le clergé, par crainte de scandale ; l'autre, économique, lorsque la commercialisation de la production textile ouvre un marché, y compris pour les parements liturgiques, où les femmes ne sont plus indispensables.

Soulignons, pour finir, un dernier mérite de cet ouvrage dont on aura compris l'importance : il remet en perspective l'ensemble du vestiaire clérical et permet de nuancer l'impression exagérée du succès et de l'opulence du « style orné », le seul dont témoignent les vitrines des trésors et des musées.

Véronique Rouchon Mouilleron